Impressum

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **32 (1995)**

Heft 1211

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

Entre le mal et l'espérance

Fidèle à la leçon de Kierkegaard, à qui il consacre sa thèse, Michel Cornu sait que le souci de la forme conditionne toute pensée. A ce titre «Une pensée de l'entre-deux» – comme déjà son précédent livre: «Patience du détachement» – devrait susciter l'intérêt de tous ceux que préoccupe le travail de l'écriture; ils trouveront ici une écriture multiple, usant du fragment et de l'analyse, de la prière et du commentaire musical.

RÉFÉRENCES

Michel Cornu, *Une pensée de l'entre-deux*, l'Age d'homme, Lausanne, 1994.

Une pensée de l'entre-deux se présente en un diptyque: *Traversée* puis *Ouverture d'une voie*. De quoi s'agit-il? L'expérience du mal, écrit Cornu dans son introduction, est provocation à penser. Non sans doute à «penser le mal», directement, dans l'illusion d'y voir un peu plus clair... comme si le mal était un «problème» à résoudre. Mais pourtant penser, c'est-à-dire refuser l'abandon, voire la complaisance au «mystère».

Le premier volet «traverse» l'expérience du mal, en descend le chemin jusqu'à dire l'échec, la perte des repères, la déroute même de la pensée, tandis que le second ouvre à celle-ci une voie nouvelle, allégée et fragile. Mais cette succession ne rend que trop sommairement compte de la complexité du mouvement de ce texte: les «traversées» du mal, dans la première partie, ne seraient pas possibles sans le «don de confiance» accueilli dans la seconde.

Ces traversées sont plurielles; on ne passe pas au travers du mal en un itinéraire unique, cyniquement réconforté à l'idée d'être allé jusqu'au bout. La ligne de ce passage est sans cesse brisée, l'écriture ne peut en être que fragmentaire. Mais à travers l'ironie douloureuse de leurs titres (*Dans l'abîme*; *Dans les ruines*; *Eloge de la perte*; *Petite musique de la fêlure*), on sent aussi que ces étapes sont des reprises vivantes, et non des répétitions mortifères: le «don de confiance» est déjà là.

Le second volet dit la joie accueillie dans le dépouillement, l'ouverture de la pensée à des voies nouvelles; ainsi, exemplairement, celle qui reprend la question du rapport à autrui, l'envisageant désormais comme «laisser-venir-autrui-à-moi». Mais cette seconde partie n'est pas au-delà de l'expérience du mal: la pensée y reste fragile, fragmentée là aussi, suspendue sans garantie au-dessus de l'abîme, à l'image de l'ange ici évoqué: «Envoyez-moi un ange».

Entre les deux parties, un « passage indicible», accueil de la confiance, écoute silencieuse d'un «parole inaugurale». Le dépouillement auquel conduisent les «traversées» du mal ne serait pas total s'il ne se retournait en accueil d'une parole autre, venue d'ailleurs; sans cette écoute, il resterait effort volontaire, pouvoir orgueilleux d'un sujet satisfait d'être allé si loin dans le désespoir...

L'écoute seule va le délivrer de lui-même, du poids de ce qu'il croyait avoir, mais surtout de ce qu'il croyait devoir faire ou être. D'où l'allégement qui donne à toute cette seconde partie son ton, «vers une vie plus pleine parce que délestée». La pensée peut aller de l'avant, sans chercher à «comprendre» le mal, à en «saisir» le sens. Elle navigue entre deux écueils: la prétention à maîtriser son expérience et l'abandon de sa tâche, le renoncement à la pensée. Pensée «prophétique», elle parle au nom de ce qu'elle ne saurait dire; mais sans cet indicible, le réel serait opaque, et la critique du réel ne serait elle-même que cynisme ou ressentiment.

Toute la difficulté de l'entreprise de Michel Cornu apparaît alors – et du même coup le sens du travail d'écriture: comment dire une pensée qui soit écoute? Les «reprises» de la première partie tentent de décrire un accès au dépouillement qui peu à peu se dépouille même de tout vouloir «accéder à»... Seule l'écoute libère totalement la pensée de l'illusion de son pouvoir, fût-ce celui de dire la détresse, l'esseulement, le non-sens. Du coup elle la libère aussi du désespoir et de la culpabilité constamment resurgis devant les échecs de ce pouvoir...

Mais on ne peut «vouloir écouter» sans pervertir l'écoute... Et comment se défaire de tout volontarisme sans «vouloir» encore s'en défaire? L'écriture de Cornu est tout entière marquée par cette question, revenant sur elle-même, défaisant et déplaçant ses propres expressions comme pour y débusquer toute tentation de maîtrise, toute volonté de puissance, même la plus masquée ou la plus dérisoire.Du moins peut-on comprendre ainsi la tension qui marque l'itinéraire de la première partie. De l'«abîme» aux «ruines», des «ruines» à la «fêlure», le paysage, dirais-je, s'allège et s'aère. Mais cet allégement même est comme alourdi d'être conquis. Et l'entreprise risque à tout instant de basculer en son contraire: une mise à nu qui serait pour la pensée un ultime refuge dans l'orgueil et le désespoir.

Mais le don accueilli jette une autre lumière sur l'itinéraire parcouru, il en efface après coup la tension, ou plutôt il aide à la comprendre pour ce qu'elle est: ultime résistance encore à l'allégement, à l'écoute, et non force susceptible d'y conduire.

Pourtant l'allégement n'est jamais acquis, la tension jamais définitivement effacée. C'est que la pensée reste dans l'entre-deux, elle n'est pas passée derrière le miroir; allégée, elle n'est pas sans poids, libérée elle n'est pas libre. ■

Sylvie Bonzon

IMPRESSUM

Rédacteur responsable:
Jean-Daniel Delley (jd)
Rédactrice:
Valérie Bory (vb)
Ont également collaboré à ce numéro:
Sylvie Bonzon
André Gavillet (ag)
Yvette Jaggi (yj)
Charles-F. Pochon (cfp)
Philippe Martinet
Jérôme Meizoz
Jean-Luc Seylaz
Forum: Daniel Marco
Composition et maquette:
Valérie Bory, Jean-Luc Seylaz
Administrateur-délégué:
Luc Thévenoz
Impression:
Imprimerie des Arts et Métiers SA, Renens
Abonnement annuel:
80 francs
Administration, rédaction:
Saint-Pierre 1
case postale 2612
1002 Lausanne
Téléphone:
021/312 69 10
Télécopie: 021/312 80 40
CCP: 10-15527-9